WHY NOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

ABDEL BENDAHER

SAMIR GUESMI

RABAH NAIT OUFELLA

LUÀNA BAJRAMI

PHILIPPE REBBOT

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

Film Francophone
D'ANGOULÊME
VALOIS DE DIAMANT
MEILLEUR FILM
VALOIS D'OR
MEILLEUR RÉALISATEUR
MEILLEUR SCÉNARIO
MEILLEURE MUSIQUE

IBRAHIM

UN FILM DE SAMIR GUESMI

WHY NOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
2020

Film Francophone
D'ANGOULEME
VALOIS DE DIAMANT
MEILLEUR FILM
VALOIS D'OR
MEILLEUR RÉALISATEUR
MEILLEUR SCÉNARIO
MEILLEURE MUSIQUE

IBRAHIM

UN FILM DE SAMIR GUESMI

79 min. – France – 2020 – 1.66 – 5.1

AU CINÉMA LE 9 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION
Le Pacte
5, rue Darcet • 75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE
Marie Queysanne
Tél. : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr

SYNOPSIS

La vie du jeune Ibrahim se partage entre son père, Ahmed, écailler à la brasserie du Royal Opéra, sérieux et réservé, et son ami du lycée technique, Achille, plus âgé que lui et spécialiste des mauvais coups. C'est précisément à cause de l'un d'eux que le rêve d'Ahmed de retrouver une dignité se brise lorsqu'il doit régler la note d'un vol commis par son fils et qui a mal tourné. Les rapports se tendent mais Ibrahim décide alors de prendre tous les risques pour réparer sa faute...

ENTRETIEN AVEC **SAMIR GUESMI,** RÉALISATEUR

Vous semblez faire un pari pas si fréquent au cinéma : faire une entière confiance au regard, à l'écoute et à l'imagination du spectateur. Vous utilisez l'ellipse et vous distillez des indices visuels au sujet de vos personnages, sans commentaire apposé…
En tant qu'acteur, j'ai parfois dû m'accommoder de dialogues prétendument nécessaires à la compréhension de l'histoire, mais qui me semblaient inutiles et impossibles à dire avec justesse. Je préfère partir du principe que moins on en dit, plus on écoute. Je pense aussi qu'il ne faut pas tout dire, ni tout expliquer… Dans IBRAHIM, l'intrigue est extrêmement ténue : un gamin fait une grosse connerie et va priver son père de son projet personnel. J'espérais pouvoir raconter une histoire dont le point d'orgue le plus émouvant serait une main sur une joue à la fin. C'était ma gageure : comment cette main sur cette joue pouvait-elle être l'équivalent d'une explosion spectaculaire ou d'une révélation sidérante ? À partir du moment où j'avais défini cet objectif, il me fallait bâtir mon récit à l'échelle de cette caresse. Je me suis appuyé sur des micro-détails de la vie quotidienne : le tatouage d'Ahmed évoque son passé de voyou ; un cendrier rempli de mégots raconte une nuit sans sommeil ; un papier froissé dans une poubelle exprime le renoncement d'Ahmed à aller au bout de son projet. Les gestes et objets peuvent éclairer notre compréhension de l'histoire et s'affranchir de commentaires.

La force des regards crée la dynamique de votre film. Ibrahim, qui communique peu avec son père, est très observateur…
Le regard se substitue à la parole dans IBRAHIM. Le silence et le mutisme du père ont déteint sur son fils. Ahmed a transmis le sens de l'observation et de la retenue à Ibrahim. J'ai grandi avec un père assez silencieux et j'ai appris autant, voire plus, à observer et écouter plutôt qu'à dire. J'aime la contemplation, elle me nourrit. Dans la vie aussi, je trouve qu'on parle trop en général. Parler, c'est aussi nommer, c'est définir, donc réduire. J'ai eu envie avec IBRAHIM de raconter la difficulté de communiquer et l'incapacité à mettre des mots sur des émotions entre un père et son fils. Ce film est l'histoire d'une tentative de réconciliation entre un père et son fils, d'une déclaration d'amour sans effusion.

Le silence qui s'est installé entre Ibrahim et son père est étroitement lié à une grande absente : la mère. Votre film laisse de la place aux fantômes…
IBRAHIM est l'histoire d'un manque. Il y a, bien sûr, le manque de dents, d'argent, mais le manque originel, c'est la femme ; la compagne d'Ahmed, la mère d'Ibrahim. Tous deux souffrent de cette absence, de ce tiers, qui dans une famille sert aussi de soupape, de lien, de chaleur. La mère existe à travers un vestige : le T-shirt dont Ibrahim ne veut pas se défaire. Quand, au début du film, Ahmed demande à Ibrahim de ne plus porter ce vêtement, on comprend alors qu'ils ne font que penser à elle, et qu'ils doivent composer avec cette absence, ce fantôme.

Le personnage du père, Ahmed, est un homme d'une grande dignité. Dans ce rôle, avec votre silhouette élancée, vous ressemblez à L'Homme qui marche de Giacometti, cet homme droit et debout, lui aussi…
Ce qui reste au père, qui revient des enfers, c'est de se tenir droit, qu'on lui parle bien, et d'inculquer des valeurs à son fils. Raconter, malgré l'origine sociale pauvre de mes personnages, leur dignité, leur grandeur et leur beauté allait de soi. Je n'ai jamais douté de la dignité d'Ahmed. Elle n'est pas reliée à une belle dentition ou à des livres autour de lui. Ahmed est l'incarnation de la pudeur, et derrière le roc qu'il n'est qu'en apparence se cache un cœur énorme, qui se dévoile au fur et à mesure du récit. Ce qu'il donne à voir est son intransigeance. Il parle peu et a compris que ses gestes et sa conduite extérieure étaient le meilleur modèle qu'il pouvait offrir à son fils.

IBRAHIM se place du point de vue de ceux qui n'ont presque rien…
Tous mes personnages sont confrontés crûment à la dureté de la vie. Ils sont à l'endroit le plus rude : ils connaissent le manque et cela les rend dignes et humains. Mon travail consistait à les éclairer et à raconter leur histoire. D'autant qu'il me semble que le cinéma a moins montré le prolétariat que la classe aisée. C'est une des raisons qui me fait aimer, entre autres, le cinéma italien d'après-guerre et celui de Chaplin. Ces Français avec leur gueule d'ailleurs, qui se lèvent très tôt pour aller bosser, et dont on parle si peu, j'avais envie de rentrer chez eux, de raconter leur intimité. Leurs histoires, si peu représentées au cinéma, m'ont manqué.

Deux séquences laissent une place au rêve…
Je voulais qu'on voie mes personnages souriants de temps en temps, et qu'on puisse hésiter dans l'interprétation : est-ce un rêve ou un moment qui appartient au passé ? Ibrahim rêve qu'il ose, qu'on l'acclame, qu'il n'a pas peur – ni du monde, ni des autres ; il rêve que son père et lui se parlent, s'écoutent et puissent même… rire ensemble. L'imaginaire est aussi une voie salutaire pour Ibrahim ; il lui permet de tenir. Louisa, la camarade d'Ibrahim dont il va se rapprocher, perçoit d'ailleurs d'emblée son caractère rêveur.

Votre court-métrage C'EST DIMANCHE !, réalisé en 2007, est annonciateur d'IBRAHIM. Ces personnages semblent ne pas vous avoir quitté…
La difficulté à communiquer, à s'exprimer et à exister, au cœur de C'EST DIMANCHE !, est un sujet que je porte en moi et que je voulais continuer à explorer : comment deux êtres aussi proches qu'un père et son fils peuvent-ils être aussi étrangers l'un à l'autre ? Ce qu'on voit de l'autre est souvent ce qu'il cache ou tait. Il me semble que plus quelqu'un camoufle ses émotions, plus celles-ci deviennent visibles. IBRAHIM raconte ces émotions cachées, mais flagrantes. Ce qui manque à mes personnages, ce ne sont pas des discours, mais une caresse sur le visage. Je voulais aller droit au but vers la fin et répondre de manière frontale à l'énigme de la mère absente. Au fur et à mesure de l'écriture, j'ai compris qu'Ahmed et Ibrahim induisaient le défi de ce projet : en dire le moins possible et mener un récit dont la finalité est un geste tendre et deux mots échangés. Ce qui est formidable quand on écrit un film, c'est que les personnages et les situations nous guident ! Si vous êtes à l'écoute de vos personnages, ils vous conduisent à l'endroit juste.

Quel a été le déclic qui vous a fait passer à la réalisation ?
Ça a été une succession de circonstances. J'ai écrit C'EST DIMANCHE ! sur la base de notes prises dans un carnet, qui se sont transformées en histoire. J'ai fait lire ce que j'avais écrit et j'ai été encouragé à tourner mon court-métrage. Je pensais, dès lors, en avoir fini avec cette histoire, puis j'ai eu une révélation : j'ai découvert une partie de moi que je ne connaissais pas. Car, quand on est acteur, on ne décide pas de grand-chose, et là, soudain, c'est comme si une autre partie de moi, endormie jusqu'alors, s'était réveillée et avait entrepris de raconter cette histoire. Avec mon court-métrage, j'ai fait le tour du monde. J'ai été exhorté à continuer sur cette voie par les gens que je rencontrais. Alors que je tournais BANCS PUBLICS de Bruno Podalydès, le producteur Pascal Caucheteux a vu C'EST DIMANCHE ! Quelques années sont passées et je suis revenu le voir avec le projet d'IBRAHIM. Son degré d'exigence et d'intransigeance m'a permis de ne tourner mon film qu'une fois le scénario vraiment abouti. Et cet accompagnement a duré jusqu'à la copie finale.

Comment avez-vous réfléchi à votre mise en scène, qui fait la part belle aux mouvements des acteurs et s'apparente, dans certaines séquences, à un ballet chorégraphié ?
Comment filmer deux personnages qui se parlent peu mais qui se disent beaucoup avec les yeux ? Ma mise en scène découlait des rapports entre les personnages. Leur langage passe par leurs gestes et ce sont ces gestes que j'ai filmés. Il y a aussi l'idée de l'apparition et de la disparition. Le fils disparaît, le père apparaît : c'est, entre eux, le jeu du chat et de la souris. Je devais filmer leurs jeux de regards. Dans certaines séquences, comme celle entre Jean, que joue Philippe Rebbot, et Ibrahim, je voyais une danse gracieuse dans la forme, alors que dans le fond, elle raconte l'horrible. La fuite d'Ibrahim s'imposait pour éviter le sordide. La mise en scène naît aussi des contingences des décors. Comment faire parler deux personnages dans une petite cuisine ? Comment les faire exister ? La solution est souvent dans la simplicité. Surtout lorsqu'il s'agit de raconter les rapports humains entre deux personnes qui ont du mal à se dire l'essentiel, à savoir qu'ils sont là l'un pour l'autre.

La simplicité a quelque chose du maître-mot de ce projet. Elle se lit dès son titre. S'est-il imposé à vous ? Et pourquoi ce prénom ?
Absolument. J'ai cherché un autre titre qu'IBRAHIM, qui était mon titre de travail, et il n'est jamais venu. Ce prénom a quelque chose d'ancestral et d'originel ; je le trouve surtout très beau. Achille aussi sonne bien à l'oreille. Ce sont de vieux prénoms qui racontent des figures. Et il y a, évidemment, des similitudes entre le personnage mythologique au talon fragile qu'est Achille et celui du film, qui a l'air d'être un leader, mais qui est vulnérable.

Comment avez-vous pensé les couleurs de votre film avec votre chef-opératrice Céline Bozon ?
Je souhaitais une image proche de ce que je voyais. Cette cité en brique rouge-ocre des cheminots du début du siècle dans le XIIIe arrondissement de Paris, je voulais la filmer depuis toujours. Parce qu'elle a bercé mon enfance et mon adolescence et que je l'ai toujours trouvée « beau-moche ». Avec le jaune des lampadaires, le reflet des briques crée une image magique. Je voulais aussi restituer la grisaille parisienne et je trouve sublime ce que Céline Bozon en a fait. Quant aux couleurs crues de la cuisine dans laquelle on filmait ces deux personnages, il n'y avait rien à transformer : je tenais à rester fidèle à ce qui se présentait sous mes yeux et à ce que je ressentais. Avec simplicité, encore une fois.

Ibrahim porte une chapka qui crée un cadre dans le cadre. Lorsqu'il l'ôte, la beauté de son visage, qui évoque la statuaire antique, saute aux yeux…
C'est sa manière à lui de se planquer. Je me disais que c'était son casque, sa protection, son enveloppe. D'ailleurs, Louisa lui fait remarquer qu'il est beau sans cette chapka.

D'où vient Abdel Bendaher, qui joue Ibrahim et dont c'est ici la première expérience devant une caméra ?
Quelle chance j'ai eue de le rencontrer ! Je désespérais de trouver mon acteur. À six semaines du tournage environ, je ne l'avais toujours pas… Et c'est en allant caster à la Porte de Montreuil, où avaient lieu les matchs du dimanche après-midi, que j'ai rencontré Abdel. Il sortait du stade avec deux amis. C'est celui qui parlait le moins. Je l'ai tout de suite remarqué. Il était méfiant et se cachait derrière ses potes. Je lui ai donné mon numéro et j'ai su instantanément que c'était lui. J'ai pris cette rencontre comme un cadeau. Le fait de l'avoir rencontré si tardivement a permis qu'on se flaire longtemps et cela a servi au film, car nous avons commencé par tourner les séquences dans l'appartement entre Ibrahim et son père.

Avez-vous décidé de jouer Ahmed pour diriger vos acteurs de l'intérieur ?
C'était l'avantage, même si je n'avais pas prévu ça au départ. Mais j'ai vite compris que cela me permettrait de cerner Abdel. Ibrahim est un garçon coincé, cerné par son père, et qui avance sans échappatoire possible. Abdel se sentait traqué quand je jouais avec lui. J'ai fait exprès d'accentuer mon

autorité pour obtenir cet état de sa part. Et puis, le fait de jouer Ahmed me permettait de mettre Abdel en lumière. Son père est dans l'ombre, et ça me paraissait plus simple de tenir cette place plutôt que de diriger un autre acteur. J'ai aussi refusé le combo sur le plateau pour éviter d'avoir à me regarder. Je me suis vraiment concentré sur Abdel et son jeu.

Abdel semble aussi observateur que son personnage...
Il a une écoute incroyable. Un acteur qui sait écouter a fait 90% du travail. En l'occurrence, oui, Ibrahim est un personnage qui est constamment en état de réceptivité ; il est en réaction aux choses autour de lui. J'avais envie que les choses le traversent et que cela soit lisible sur son visage. Quand je jouais avec lui, je sentais qu'il m'écoutait vraiment. Il n'avait aucun tic d'acteur. Il était simple. Au début, Abdel était tendu sur le plateau du fait de son inexpérience et des nombreux regards portés sur lui. Le sien, nouveau et étonné de ce qui lui arrivait, a beaucoup aidé à nourrir son personnage. Puis, au fur et à mesure du tournage, il a commencé à prendre confiance et à être à l'aise, et je perdais là mon Ibrahim. Je l'ai donc restimulé et bousculé tout le temps afin qu'il continue à douter, car il est magnifique quand il doute. Ibrahim ne sait jamais ce qui va se passer, ce qu'il faut dire ou ne pas dire. Il fallait qu'il reste dans cet état, et il est vrai que je ne l'ai pas lâché de ce point de vue. L'enjeu était énorme pour moi : il était de toutes les séquences et de presque tous les plans pendant cinq semaines de tournage. Abdel s'en est sorti magnifiquement.

Vous dirigez la jeune actrice montante Luàna Bajrami face à Abdel...
Luàna est la grâce incarnée. Quelle intelligence dans le regard ! Quand Luàna pose ses yeux sur vous, elle vous scrute et vous transperce. Pour moi, quand son personnage et celui d'Ibrahim se regardent, ce sont deux âmes qui se rencontrent. Avec ses grands yeux, Luàna a un visage magnifique. Elle est à la fois discrète et très présente ; elle m'a immédiatement séduit. Comme Abdel, j'ai tout de suite su que j'avais envie de les filmer avant même de juger de la qualité de leur jeu.

On retrouve au casting « la bande de Sólveig Anspach », dont vous faisiez partie : Florence Loiret-Caille et Philippe Rebbot...
Au-delà du fait que ce sont mes amis, ce sont aussi de grands acteurs. Pour le rôle de Jean, j'avais envie d'un acteur dont on n'allait pas se méfier une seule seconde. Philippe s'est immédiatement imposé. Et surtout, ce rôle l'embarquait à un endroit de jeu dans lequel on ne l'avait pas encore vu. Quant à Florence Loiret-Caille, c'est ma frangine de travail. J'avais envie qu'elle soit avec nous, et avec Djemel Barek, qui jouait le père dans C'EST DIMANCHE ! Djemel nous a quittés l'été dernier et le film lui est dédié.

Dans le rôle d'Achille, vous avez choisi Rabah Nait Oufella...
Rabah a su parfaitement incarner l'ascendance qu'a Achille sur Ibrahim. Ces deux-là se complètent et ont beaucoup d'admiration l'un pour l'autre. Chez Achille, on comprend que la cellule familiale est quasi inexistante, ce qui lui donne une pseudo-liberté et l'embarque sur un terrain glissant et dangereux.

Il regarde avec envie Ibrahim, qui, lui, est cadré par son père. Et Ibrahim pose de grands yeux étonnés sur Achille, car sa liberté le fascine.
Sous ses allures « grande gueule », on devine une énorme sensibilité chez Achille. Il y a chez lui une pudeur, qui fait écho à celle d'Ahmed et d'Ibrahim. Ce sont des pudeurs qui se répondent et que j'avais le désir de filmer.

Marilyne Canto incarne une enseignante bienveillante, seule image maternelle de l'environnement d'Ibrahim...
J'ai eu beaucoup de chance qu'elle accepte de jouer dans mon film. Elle joue une prof de CAP très investie, mais qui se rend bien compte de la supercherie que représente un CAP d'employé de comptabilité. Les élèves ne sont pas dupes non plus, ils savent que c'est le foutage de gueule de l'Éducation Nationale, qui leur fait croire qu'avec ce diplôme ils vont pouvoir trouver un emploi dans un secrétariat. Mais cette femme ne dégage aucun cynisme et veut tout de même y croire. C'est son humanité, son sacerdoce, et l'humanité de Marilyne, qui ont nourri ce personnage.

Comment avez-vous travaillé le son et la musique de ce film très urbain ?
Paris est une ville bruyante, saturée sur le plan sonore. On entend la rumeur urbaine, les bruits agressifs de la circulation. J'avais envie de ce son-là, de le trafiquer le moins possible, de garder la pollution sonore dans mon film. J'ai eu la chance de rencontrer Raphaël Elig, qui a apposé ses notes de piano, les plus pures du monde, au foisonnement des sons urbains avec une délicatesse infinie. Lorsqu'il a vu le film pour la première fois, Raphaël m'a dit qu'il n'y avait besoin d'aucune musique. Il m'a plu davantage encore en disant cela ! J'ai insisté et ce qu'il m'a proposé m'a semblé parfaitement juste. Il a accompagné mon film de manière infiniment élégante.

Le montage du film, que signe Pauline Dairou, insuffle un élan vital à votre récit...
Avec Pauline, nous avons beaucoup parlé du *off*, de tout ce qui se dérobe au regard et qui importe tout autant que ce qui est montré. Pauline a su tisser l'invisible au visible. Elle a mis en lumière les ellipses du scénario, les a assumées ; à ses côtés, j'ai appris la grammaire de l'ellipse au montage. On a construit le film entre les lignes. Ensemble, nous avons monté les pointillés. Nous n'avons pas comblé, mais avons au contraire accentué le manque pour créer du souffle. Ce qui est suggéré fait souvent naître plus de mystère que ce qui est dévoilé.

Vous filmez Paris à deux hauteurs contrastées : vu du bitume et vu d'en haut...
Le Paris que Louisa montre à Ibrahim depuis chez elle ou depuis le Génie de la Bastille est le Paris du recul, celui qui lui permet de prendre de la hauteur sur ce qu'il vit et de respirer. Quand on regarde le monde d'en haut, on réalise qu'il y a là un océan d'histoires individuelles qui mériteraient toutes d'être éclairées.

ENTRETIEN AVEC **ABDEL BENDAHER,** COMÉDIEN

Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce projet ?
C'était un dimanche un peu événementiel pour mes amis et moi, car nous sommes allés voir un copain qui jouait, surclassé avec des seniors, à un match de foot. À la mi-temps, nous avons fait tomber notre ballon près de l'endroit où se trouvait Samir Guesmi. J'ai senti qu'il fixait son regard sur moi. Avec son casque de moto à la main et sa grande taille, nous l'avons pris pour un flic ! Il s'est présenté à nous, nous expliquant qu'il était réalisateur et acteur. Nous ne l'avons pas cru. Il a fallu qu'il nous montre sa tête sur Wikipédia pour qu'on le prenne au sérieux. Puis il nous a demandé l'autorisation de nous filmer. Des semaines ont passé, et Christel Baras, la directrice de casting, m'a contacté. J'ai d'abord passé un essai avec elle, puis il y a eu d'autres séances de casting. À chaque fois je me donnais entièrement, car je sentais la pression monter et je voulais y croire. Quand j'ai su que je tiendrais le rôle, j'étais heureux !

Quel était votre rapport au cinéma avant cette expérience ?

Je n'allais au cinéma que pour voir des superproductions américaines. Mais avec mon meilleur ami, on fantasmait souvent sur l'idée de tourner un film sur notre amitié et sur les petites conneries qu'on était capables d'inventer ensemble ! Maintenant, je me mets à regarder des films français cultes, je m'ouvre au cinéma et ça me captive.

Vous souvenez-vous de votre réaction à la lecture du scénario d'IBRAHIM ?

Je me souviens d'avoir trouvé ça très vivant. J'étais immergé dans le scénario et je croyais à ce que je lisais. Je me suis vite identifié à Ibrahim, qui est un lycéen comme moi. Lui aussi est timide et réservé. Je me projetais facilement dans ce rôle. J'étais aussi attaché à l'histoire d'amitié entre Ibrahim et Achille, autant qu'à la relation entre Ibrahim et son père, et au lien qu'il tisse progressivement avec Louisa.

Que vous êtes-vous raconté au sujet d'Ibrahim ?
La vérité ? Rien ! Je me suis dit que j'allais jouer Ibrahim tel que je suis. J'ai compris que j'avais été choisi pour ça, qu'il fallait que je reste le plus proche de ce que je suis dans la vie pour tenir le rôle d'Ibrahim. À son sujet, je me suis juste dit que c'était un garçon malchanceux, mais pas une victime. Il veut faire les choses bien et éviter les problèmes, mais son pote Achille l'embarque dans ses combines et exerce une grande influence sur lui. Je pense aussi qu'ils s'aiment fort avec son père, mais qu'ils n'osent pas se le dire.

Ibrahim est un personnage très observateur…
Comme moi ! J'ai tendance à beaucoup observer en faisant attention à ne pas me faire remarquer. Je suis le roi pour détourner les yeux si quelqu'un que je regarde tourne la tête vers moi. Je n'ai donc eu aucune difficulté à trouver les bonnes attitudes pour Ibrahim, et Samir m'y a beaucoup aidé aussi. Il guidait mes regards, parfois même pendant les séquences.

Comment Samir Guesmi vous a-t-il dirigé, par ailleurs ?
Il me disait de ne pas jouer, de rester naturel. Le fait qu'il soit lui-même acteur m'a aidé. Les premières semaines, nous tournions les séquences dans l'appartement d'Ibrahim et son père. C'étaient des scènes compliquées, car leur relation n'est pas simple. Les premiers jours, Samir ne voulait pas me parler. Il m'avait prévenu que ce serait difficile au début du tournage et il m'a mis un peu la pression. C'est comme cela que je l'ai vécu en tout cas, et ça m'a aidé à trouver les émotions justes pour le film. Au début, je me suis concentré sur mon personnage ; j'étais dans mon coin, je me répétais les dialogues, et j'étais assez recroquevillé, comme Ibrahim. J'ai vite eu la sensation d'être le personnage. Puis j'ai compris progressivement que c'était une stratégie de la part de Samir et je ne lui en ai pas voulu. D'autant qu'il est venu me parler au bout de la première semaine et m'a expliqué pourquoi il s'adressait aussi peu à moi au début. Puis, progressivement, je me suis senti en famille sur ce tournage.

Avez-vous réussi à oublier la caméra ?
Seulement au bout de plusieurs jours. Je m'y suis fait progressivement. J'ai dû aussi m'habituer à l'équipe, car tout ce monde autour de moi m'impressionnait. Ce qui m'a aidé, c'est d'avoir été convié à participer aux repérages. J'ai pu faire connaissance avec des techniciens à cette occasion et me suis senti vite adopté. Mais sur le plateau, j'étais intimidé. En plus, c'était speed et je sentais qu'on n'avait pas droit à l'erreur. Je ne pensais pas que le cinéma se fabriquait comme ça. Je croyais qu'on tournait devant un fond vert avec les dialogues écrits sur des panneaux ! J'ai halluciné les premiers jours : rien à voir !

Comment avez-vous trouvé le personnage physiquement ? Les costumes vous ont-ils aidé, comme la chapka, par exemple ?
Oui, même si au début je trouvais que les chaussures que je devais porter étaient vraiment pourries ! Elles devaient dater de l'époque de Louis XVI, ces baskets ! Je vous jure ! J'avais une chapka, un manteau, un sac vert… Au début, quand on tournait les séquences au lycée, avec des jeunes autour de nous, qui n'avaient pas forcément compris qu'on tournait un film, j'avais un peu la honte dans ces habits moches ! Mais ça m'a permis de me sentir comme Ibrahim. La chapka définit physiquement le personnage. Il la porte tout le temps et y tient. Quand Ibrahim l'enlève, les gens qui le regardent ont l'impression de découvrir un nouveau visage.

Avez-vous vu le court-métrage de Samir, C'EST DIMANCHE !, avant le tournage ?
Ce court-métrage m'a aidé. Il ne décrit pas la même relation père-fils que dans IBRAHIM, mais ça m'a donné des repères.

Comment avez-vous travaillé avec les autres comédiens du film ?
Ils étaient tous plus âgés que moi et avaient de l'expérience dans le cinéma. Ils se sont comportés comme des grands frères et grandes sœurs avec moi. Ils m'ont beaucoup aidé et m'ont mis à l'aise, en me faisant répéter mon texte entre les prises, par exemple.

Avez-vous quitté ce rôle aisément ? Comment êtes-vous ressorti de cette première expérience de cinéma ?
Quand je suis retourné au lycée après le tournage, j'étais plus timide qu'avant, comme si Ibrahim avait déteint sur moi. Mais cela a vite changé, surtout quand j'ai retrouvé mes amis ! C'est drôle, parce qu'au début, j'étais pressé que ce tournage s'achève. Mais à la fin, j'étais triste et avais envie de recommencer le plus vite possible. J'ai très envie de continuer à jouer. Je mesure ma chance d'avoir rencontré Samir. J'ai toujours aimé l'idée de faire confiance à mon destin. Samir est arrivé à point nommé : j'avais de mauvaises notes en troisième, je ne savais pas trop vers quoi me diriger. Ce tournage a tout changé pour moi. Je suis comme une nouvelle personne, d'une certaine façon, grâce à ce film. C'est aussi un premier pas vers le monde du travail. En sortant de ce tournage, j'étais un peu fier de moi, mais sans avoir pris la grosse tête. Juste fier d'avoir relevé un défi et d'avoir pu tenir un rôle dans un beau film.

SAMIR GUESMI

Après s'être formé dans plusieurs cours de théâtre, Samir Guesmi débute au cinéma en 1987 dans JAUNE REVOLVER d'Olivier Langlois. Après quelques petits rôles, il se fait remarquer pour sa prestation dans MALIK LE MAUDIT de Youcef Hamidi, qui lui vaut le prix Michel Simon et le prix d'interprétation au Festival d'Amiens de 1994.
En parallèle de son parcours au cinéma, il s'illustre au théâtre, notamment dans les mises en scène de Frédéric Bélier-Garcia (*Une nuit arabe* de Roland Schimmelpfennig, *La Ronde* d'Arthur Schnitzler, *Perplexe* de Marius von Mayenburg) ou encore dans la mise en scène d'*Othello* de Shakespeare par Éric Vigner au Théâtre de l'Odéon.
Sans jamais quitter la scène, il multiplie les apparitions marquantes dans des films grand public (LA MENTALE de Manuel Boursinhac, BANLIEUE 13 de Pierre Morel, ZE FILM de Guy Jacques, NE LE DIS À PERSONNE de Guillaume Canet, LEUR MORALE... ET LA NÔTRE de Florence Quentin...) autant que dans le cinéma d'auteur (BETTY FISHER ET AUTRES HISTOIRES de Claude Miller, L'AFRANCE d'Alain Gomis, VIOLENCE DES ÉCHANGES EN MILIEU TEMPÉRÉ de Jean-Marc Moutout, SELON CHARLIE de Nicole Garcia...).
En 2007, Alain Gomis lui confie son premier grand rôle dans ANDALUCÍA. Nommé au César du Meilleur acteur dans un second rôle en 2013 avec CAMILLE REDOUBLE de Noémie Lvovsky, il poursuit les collaborations avec des grands auteurs (Nicole Garcia, Claude Miller, Julie Bertuccelli, Rachid Bouchareb, Bruno Podalydès, Solveig Anspach, Arnaud Desplechin, Alain Gomis, Claire Simon, Michel Leclerc...). On a pu le voir dernièrement au cinéma dans LA MÉLODIE de Rachid Hami, TU MÉRITES UN AMOUR de Hafsia Herzi ou encore NOTRE DAME de Valérie Donzelli.
Ces dernières années, il s'est aussi fait remarquer à la télévision pour ses rôles dans les séries ENGRENAGES et LES REVENANTS.
En 2007, Samir Guesmi se lance dans la réalisation avec C'EST DIMANCHE ! premier court métrage de fiction qui rencontre un succès en festivals. Le film obtient plusieurs récompenses dans des festivals internationaux, dont le Prix du public au Festival de Clermont-Ferrand.
En 2020, il réalise son premier long métrage, IBRAHIM.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

COMÉDIEN

2020 IBRAHIM
2019 TU MÉRITES UN AMOUR - Hafsia Herzi
AU NOM DE LA TERRE - Édouard Bergeon
NOTRE DAME - Valérie Donzelli
2018 LA DERNIÈRE FOLIE DE CLAIRE DARLING - Julie Bertuccelli
2017 LES FANTÔMES D'ISMAËL - Arnaud Desplechin
LA MÉLODIE - Rachid Hami
2016 L'EFFET AQUATIQUE - Sólveig Anspach
JEUNESSE - Julien Samani
2015 COMME UN AVION - Bruno Podalydès
D'UNE PIERRE DEUX COUPS - Fejria Deliba
2013 QUEEN OF MONTREUIL - Sólveig Anspach
JE SUIS SUPPORTER DU STANDARD - Riton Liebman
2012 LA CERISE SUR LE GÂTEAU - Laura Morante
ADIEU BERTHE - Bruno Podalydès
CAMILLE REDOUBLE - Noémie Lvovsky
2011 L'AVOCAT - Cédric Anger
QUELQUES JOURS DE RÉPIT - Amor Hakkar
MON PIRE CAUCHEMAR - Anne Fontaine
LA FEMME DU VÈME - Pawel Pawlikowski
2008 LEUR MORALE... ET LA NÔTRE - Florence Quentin
2007 UN CONTE DE NOËL - Arnaud Desplechin
ANDALUCÍA - Alain Gomis
2006 SELON CHARLIE - Nicole Garcia
NE LE DIS À PERSONNE - Guillaume Canet
ANNA M. - Michel Spinosa
ANDALUCIA - Alain Gomis
2005 ZE FILM - Guy Jacques
2004 BANLIEUE 13 - Pierre Morel
2003 QUI PERD GAGNE ! - Laurent Bénégui
VIOLENCE DES ÉCHANGES EN MILIEU TEMPÉRÉ - Jean-Marc Moutout
2002 LA MENTALE - Manuel Boursinhac
2001 L'AFRANCE - Alain Gomis
BETTY FISHER ET AUTRES HISTOIRES - Claude Miller
2000 J'AI TUÉ CLÉMENCE ACÉRA - Jean-Luc Gaget
1998 LE SOURIRE DU CLOWN - Éric Besnard
LA TAULE - Alain Robak
UN PUR MOMENT DE ROCK'N ROLL - Manuel Boursinhac
1997 XXL - Ariel Zeitoun
1996 MALIK LE MAUDIT - Youcef Hamidi
1993 FAST - Dante Desarthe
1991 LES NUITS FAUVES - Cyril Collard
1987 JAUNE REVOLVER - Olivier Langlois

ABDEL BENDAHER (IBRAHIM)

FILMOGRAPHIE

2020 IBRAHIM - Samir Guesmi
T'AS PÉCHO ? - Adeline Picault

RABAH NAÏT OUFELLA (ACHILLE)

FILMOGRAPHIE

2020 IBRAHIM - Samir Guesmi
ARTHUR RAMBO - Laurent Cantet
2018 DEBOUT SUR LA MONTAGNE - Sébastien Betbeder
MELTEM - Basile Doganis
LES AFFAMÉS - Léa Frédeval
2017 L'ASCENSION - Ludovic Bernard
GRAVE - Julia Ducournau
PATIENTS - Grand Corps Malade et Mehdi Idir
2016 BRAQUEURS - Julien Leclercq
NOCTURAMA - Bertrand Bonello
2015 DES APACHES - Nassim Amaouche
2014 BANDE DE FILLES - Céline Sciamma
PAPA WAS NOT A ROLLING STONE - Sylvie Ohayon
2013 UN P'TIT GARS DE MÉNILMONTANT - Alain Minier
2012 RENGAINE - Rachid Djaïdani
2009 AU VOLEUR - Sarah Leonor
2008 ENTRE LES MURS - Laurent Cantet

LUÀNA BAJRAMI (LOUISA)

FILMOGRAPHIE

2021 L'ÉVÈNEMENT - Audrey Diwan
SELON LA POLICE – Frédéric VIDEAU
2020 IBRAHIM - Samir Guesmi
LES 2 ALFRED - Bruno Podalydès
2019 PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU - Céline Sciamma
FÊTE DE FAMILLE - Cédric Kahn
L'HEURE DE LA SORTIE - Sébastien Marnier

PHILIPPE REBBOT (JEAN)

FILMOGRAPHIE CINÉMA

2020 IBRAHIM - Samir Guesmi
MAISON D'ENFANTS À CARACTÈRE SOCIAL – Nessim Chikhaoui
TROIS FOIS RIEN - Nadège Loiseau
MINE DE RIEN - Mathias Mlekus
2017 VENT DU NORD - Walid Mattar
100 KILOS D'ÉTOILES - Marie Sophie Chambon
MOI, MAMAN, MA MÈRE ET MOI - Christophe Le Masne
LA FINALE - Robin Sykes
L'AMOUR FLOU - Co-realisé avec Romane Bohringer
NOTRE PETIT SECRET – Christophe Le Masne
NORMANDIE NUE - Philippe Le Guay
SIMON ET THÉODORE - Mikael Buch
2016 GAUGUIN, VOYAGE DE TAHITI – Edouard Deluc
DES PLANS SUR LA COMÈTE – Guilhem Amesland
2015 LE LOCATAIRE - Nadège Loiseau
EL HOMBRE DE LAS MILCARAS – Alberto Rodriguez
ROSALIE BLUM - Julien Rappeneau
LES PREMIERS ET LES DERNIERS - Bouli Lanners
2014 L'EFFET AQUATIQUE - Solveig Anspach
21 NUITS AVEC PATTIE - Arnaud et Jean-Marie Larrieu
LES CHAISES MUSICALES – Marie Belhomme
FAMILLE À LOUER - Jean Pierre Améris
LES CHEVALIERS BLANCS - Joachim Lafosse
2013 TRISTESSE CLUB - Vincent Mariette
ABLATIONS – Arnold de Parscau
ON A FAILLI ÊTRE AMIES - Anne Le Ny
WEEK-ENDS - Anne Villacèque
UN HOMME À PART - François Dupeyron
HIPPOCRATE - Thomas Lilti
2012 BABY BALLOON – Stefan Liberski
LULU FEMME NUE - Solveig Anspach
2011 MARIAGE À MENDOZA - Edouard Deluc
CHRONIQUES D'UNE COUR DE RÉCRÉ – Brahim Fritah
2010 AMERICANO - Mathieu Demy
TOUS LES SOLEILS - Philippe Claudel
2009 MONSIEUR L'ABBÉ – Blandine Lenoir
2008 SUITE PARLÉE – Marie Vermillard et Joel Brisse
UN CHAT, UN CHAT - Sophie Fillières
2007 L'HOMME QUI MARCHE – Aurélia Georges
LE SENTIMENT DE LA CHAIR – Roberto Garzelli
2006 OÙ AVAIS-JE LA TÊTE ? – Nathalie Donnini
2005 AVEC UN GRAND A – Olivier Lorelle
LES PETITES RÉVÉLATIONS – Marie Vermillard
2000 TRENTE ANS – Laurent Perrin
1998 L'ENNUI - Cédric Kahn

LISTE ARTISTIQUE

Ibrahim	ABDEL BENDAHER
Ahmed, le père	SAMIR GUESMI
Achille	RABAH NAÏT OUFELLA
Louisa	LUÀNA BAJRAMI
Jean	PHILIPPE REBBOT

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	SAMIR GUESMI
Scénario original	SAMIR GUESMI
Adaptation et dialogues	SAMIR GUESMI et CAMILLE LUGAN
Avec la collaboration de	SYLVIE VERHEYDE et ROSA ATTAB
Image	CÉLINE BOZON (A.F.C.)
Décors	LAURENT BAUDE
Montage	PAULINE DAIROU
Musique originale	RAPHAËL ELIGOULACHVILI
Son	JULIEN SICART
	LOÏC PRIAN
	EDOUARD MORIN
Costumes	VIRGINIE MONTEL
Casting	CHRISTEL BARAS
	FRANÇOIS GUIGNARD
1er assistant réalisateur	QUENTIN JANSSEN
Direction de production	CHARLES BESNARD
Production exécutive	MARTINE CASSINELLI
	ROSA ATTAB
Une production	WHY NOT PRODUCTIONS
Avec la participation de	CANAL+
	CINÉ+
Avec le soutien du	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Ventes internationales	WILD BUNCH INTERNATIONAL
Distribution France	LE PACTE

SCÉNARIO ORIGINAL DE SAMIR GUESMI ADAPTATION ET DIALOGUES DE SAMIR GUESMI ET CAMILLE LUGAN IMAGE CÉLINE BOZON AFC DÉCORS LAURENT BAUDE MONTAGE PAULINE DAIROU MUSIQUE ORIGINALE RAPHAËL ELIGOULACHVILI SON JULIEN SICART LOÏC PRIAN EDOUARD MORIN
COSTUMES VIRGINIE MONTEL CASTING CHRISTEL BARAS FRANÇOIS GUIGNARD 1ER ASSISTANT RÉALISATEUR QUENTIN JANSSEN DIRECTION DE PRODUCTION CHARLES BESNARD
PRODUCTION EXÉCUTIVE MARTINE CASSINELLI ROSA ATTAB AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+ CINÉ+
AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE DISTRIBUTION FRANCE LE PACTE VENTES INTERNATIONALES WILD BUNCH INTERNATIONAL

WHY NOT PRODUCTIONS · CANAL+ · CINE+ · OCS · wild bunch INTERNATIONAL · Le Pacte

LE CERCLE NOIR POUR FIDELIO © PHOTO JANE-FRANÇOISE BOILLOT